

Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: - (1968)
Heft: 88

Artikel: Le socialisme difficile, discussion avec un disciple de M. Gorz
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1008252>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 01.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le socialisme difficile, discussion avec un disciple de M. Gorz

I En termes de liberté

150 ans après

Le point de départ, inévitable, de toute réflexion socialiste, c'est la transformation fondamentale du niveau de vie dans les pays à haute capacité économique. Quand on se battait contre la faim et l'analphabétisme, la lutte avait en elle-même sa justification. Cette situation est aujourd'hui dépassée.

Le rappel de cette mutation est un immense lieu commun. Pas un ouvrage du socialisme d'aujourd'hui qui ne crème son texte avec de telles considérations. C'est un passage obligé, certes. Mais il serait souhaitable, désormais, de passer plus vite, ou alors d'obtenir sur le thème de meilleures monographies, difficiles d'ailleurs à mener à chef, pour étudier le poids des organisations ouvrières dans l'accélération des transformations, ou encore des analyses plus philosophiques sur le rôle de l'invention, c'est-à-dire de l'imprévisible et de la liberté, etc. Le sujet n'est pas épuisé pour la recherche, mais les faits doivent être admis, sans contestation.

Deuxième volet. La hausse du niveau de vie n'a pas créé pour autant une transformation des rapports de classe. Même en Suisse, pays riche parmi les riches, un dixième de la population vit en marge du bien-être. En Europe, le chômage demeure menaçant (de ce point de vue, il est un peu léger de la part des marxistes qui se veulent orthodoxes d'admettre sans plus que le capitalisme occidental a su trouver les moyens de surmonter les crises conjoncturelles; pour nous, nous pressentons plutôt que la mise en place d'unités économiques fort vastes a assuré une sorte de répit à l'économie capitaliste, mais que des déséquilibres, et de dimensions mondiales cette fois, se constituent à nouveau; désinvolte décidément cette concession fondamentale aux néo-capitalistes !). Quoi qu'il en soit des crises et des récessions, il demeure que les rapports de subordination du travail par rapport au capital n'ont pas été renversés. Autres domaines : par le fait seul du milieu dans lequel ils naissent, des enfants disposent de chances inégales pour développer leurs dons naturels; et les problèmes de l'exploitation des consommateurs ou de leur conditionnement. L'énumération serait longue. Mais avec plus ou moins d'originalité dans la réflexion, ces thèmes occupent toutes les familles de la gauche.

Un postulat et les avatars de la liberté

La démarche que nous expose Contat suit donc, jusqu'ici, des sentiers balisés. Puis vient le saut. De ces changements dans le niveau de vie, il ne s'ensuit pas, nous dit-on, que la classe ouvrière soit embourgeoisée, qu'elle ait perdu sa vocation de classe dirigeante, qu'elle ne puisse prétendre asseoir son hégémonie.

Ce genre de phraséologie appelle de traditionnelles questions : comment la classe ouvrière pourrait-elle diriger sans susciter hors de ses rangs une « nouvelle classe dirigeante », etc. ? Mais l'essentiel n'est pas là.

Car ce postulat à lui seul fait surgir la Sainte-Inquisition; pourquoi les choses ne sont-elles pas ce qu'elles devraient être ? Parce qu'il y a des syndicalistes honteux, des socialistes rampants, des chinois brouillons, des communistes bureaucrates, partout des ailes droites et des centres. Seuls quelques intellectuels (et une aile gauche du P.C.) demeurent; leur pureté est inattaquable; et elle ne risque pas d'être compromise, car ils n'ont pas à dire ce qu'on peut faire; ce n'est pas leur rôle de donner des solutions concrètes; ils n'ont pas à faire le travail des hommes politiques, ils disent ce qui doit être. Quel angélisme ! Et puisque les choses ne sont pas ce qu'elles doivent

être, il ne leur reste qu'à chercher les démobilisateurs des énergies, c'est-à-dire les coupables.

Sartre, le maître de Gorz et des gorziens, jadis, apportait une philosophie tonique de la liberté, qu'il avait héritée de l'existentialisme. Il poussait loin le défi. Nous sommes toujours responsables de ce que les choses sont ce qu'elles sont, il balayait le poids des inerties, la rigidité des structures, toutes les excuses faciles qu'évoque notre impuissance devant les faits têtus; il nous déclarait libres de nous situer par rapport à eux, de les accepter, de les refuser.

Cette philosophie tonique, qui aurait dû pousser à prendre sur soi la responsabilité même de l'impossible, a tourné au breuvage liberticide. Assumer sa liberté commençait à signifier qu'on refusait à être solidaire et complice de tous les salauds du monde. Et il fallait le dire pour dissiper les malentendus des contemporains et de la postérité, ne pas manquer de prendre ses distances.

Une philosophie de la liberté et de la responsabilité personnelle tournait de la sorte, chez les épigones, sûrs de détenir, de surcroît, la clé de l'histoire en une recherche de la culpabilité d'autrui. Curieux avatar : de la coresponsabilité assumée à l'individualisme dénonciateur. Or, ce problème est au centre de tout. Car la société de consommation du XX^e siècle exige une attention renouvelée sur les conditions politiques, économiques, sociales de la liberté. Cette réflexion, le socialisme peut la pousser plus loin que d'autres mouvements parce qu'il cherche à définir aussi quelles sont les conditions économiques de la liberté. Mais l'esprit libertaire est pourtant de petit souffle aujourd'hui. Dans le syndicalisme et les partis socialistes, où la liberté d'expression est totale, mais où les structures sont rigides, si l'attachement aux libertés politiques et démocratiques est inébranlable, la réflexion ne porte guère au-delà. Dans l'extrême-gauche, communiste ou non, revient, sous-jacente ou formulée, avec constance, la dénonciation totalitaire des renégats de la Révolution. De petit souffle donc. Là, pour nous, est la tâche essentielle : faire vivre, faire respirer mieux le socialisme libertaire. Or, malgré l'emploi de certains mots (autogestion, refus de l'aliénation, maintenir ouvert) la philosophie gorzienne, par son inclination dénonciatrice, ne peut que contredire le socialisme libertaire.

II Du point de vue de l'intellectuel

Les enfroqués

On peut être non-croyant, sans tomber dans le genre fesse-Jésus. Mais comment supporter les faux prêtres, enfroqués, détenteurs du secret, dispensateurs de salut ? Or, nous avons beau relire, nous ne nous trompons pas, c'est bien le rôle de grand sacrificateur qui est assigné par Gorz à l'intellectuel : il est celui qui définit les valeurs, donne un sens aux actions limitées et quotidiennes, ouvre les perspectives du futur.

L'intellectuel, aujourd'hui, se réfugie décidément avec prédilection dans l'immodestie. Nous ne moralisons pas en le disant. La question est politique. Le communisme pendant ses années glorieuses a suscité des milliers de vocations d'intellectuels modestes, acceptant, avant ou après la Révolution, de servir obscurément, en deçà souvent de leurs possibilités et de leurs dons. Les « Mémoires d'un révolutionnaire » de Victor Serge sont comme une galerie des portraits de ces hommes : que de dévouements, de sacrifices obscurs jusqu'à ce que, très vite, le stalinisme abuse de cette soumission, de cette obéissance, de cette abnégation pour la dénaturer. Ils n'avaient pas la prétention ces hommes de passer pour des êtres privilégiés, médiums entre le socialisme et les masses et détenteurs du Saint-Esprit.

On objectera, bien sûr qu'il était facile de servir quand les circonstances étaient révolutionnaires; mais aujourd'hui le socialisme est difficile, et il s'agirait que l'intellectuel sache lire dans les étoiles pour trouver son chemin.

De fait, les circonstances appellent un autre genre de modestie intellectuelle, dans le cadre du réformisme.

Des réformes connues

Les réformes, dans la société de consommation moderne, répondent à une exigence de liberté : il faut donner le goût de consommations qualitativement différentes. D'accord avec Gorz sur ce point. Ces réformes sont connues : elles touchent par exemple à la qualité de l'enseignement, à la conception de l'habitat. Elles débouchent sur des mots comme aménagement du territoire, pédagogie, qualité et objectivité de l'information, etc...

Or le propre de ces mots, c'est d'être galvaudés. Ils traînent partout, dans les discours, dans les cantines, dans les expositions nationales; les réformes ne suivent pas pour autant parce qu'elles se heurtent aux pouvoirs de l'argent, de la propriété individuelle, aux habitudes mentales.

Devant ces difficultés, par une sorte de compensation du sentiment d'impuissance, quelle fuite dans le futurisme ou le baratinage ou le révolutionnarisme ou la volonté de tout reprendre à zéro, baptisée recherche fondamentale.

Pour l'instant, il n'y a pas à inventer de trucs impossibles, qui permettraient à des individus glorieux de mettre leurs marques sur l'histoire. Les choses à faire sont inventoriées; elles sont à la fois simples et difficiles : comment créer des zones agricoles et quelles conditions poser à leurs déclassements ? Comment créer enfin une pédagogie expérimentale ? Comment donner à la gauche des moyens d'information modernes ? Comment réorienter l'épargne ouvrière ? etc. Or de tels projets exigent qu'on se batte sur deux fronts. Là on se heurte à la résistance des conservateurs, qui portent d'ailleurs plus d'un costume et plus d'un visage. Là on se distance du verbalisme, de la prétention, du gauchisme qui n'est en fin de compte qu'un individualisme exacerbé. Ces projets exigent de la part de l'intellectuel, simplement et ambitieusement, une modestie du métier bien fait.

III Du point de vue politique

La tourné parisienne

Contat n'aurait pas dû, à titre personnel, donner du schéma gorzien une application concrète, suisse. L'assurance du ton souligne la méconnaissance des faits. C'est la classique transposition du canevas parisien, que les « révolutionnaires » exportent avec la même aisance que les galas Karsenty leurs tournées. Contat affirme, par exemple, que le parti socialiste est dirigé par des syndicalistes; c'est inexact, même si l'Union syndicale pèse très lourd sur la gauche suisse. Les cadres socialistes sont formés par des magistrats politiques. Le problème est en fait plus général; c'est celui de la prépondérance en Suisse des associations économiques sur les formations politiques. Ou encore, il n'y a pas de « permanents » nombreux du parti socialiste; au contraire, ce parti souffre (comme les autres, mais plus qu'eux) d'un sous-développement dans ses possibilités d'organisation. Et surtout, l'essentiel de la thèse gorzienne tient à la « cadence » à laquelle seraient imposées les réformes, par une sorte d'accélération révolutionnaire. Mais comment, dans un pays de démocratie directe, être maître de la cadence, même si l'on détenait la majorité aux Chambres ? Enorme cas particulier, il mériterait discussion.

Et que dire de cette révolution qui passera par l'éclatement du parti socialiste dont l'aile gauche rejoindra le Parti du travail, lequel n'est implanté solidement qu'en Suisse romande. Alors, ils rejoindront qui, les « Genossen » de Schaffhouse ou Lucerne ? Les galas Karsenty n'ont pas encore découvert le schwyztzer-tüschi !

Quant à cette classe ouvrière, qu'il suffit d'agiter, à la base ! Dans le canton de Vaud, quoique appelée à l'hégémonie selon le schéma, elle ne représente qu'une minorité de la population active. Ce n'est pas une masse. Nous les connaissons ces ouvriers à La

Discussion (suite)

Vallée, à Sainte-Croix, dans la Broye, dans la banlieue de Lausanne. Leur langage n'est pas celui des dialecticiens. Ils n'aiment pas les mots et connaissent les faits qui les touchent de près. Ainsi l'« exemple » de la C.G.T. française, ça ne doit pas outre mesure les exalter dans le Jura. Ils connaissent la faible taux de syndicalisation français, et, en fin de compte, le peu d'efficacité de ses centrales. D'ailleurs l'adhésion au syndicat est encore dans certaines régions romandes un acte d'indépendance. Il est des patrons qui n'aiment pas, par paternalisme, qu'on s'immisce dans leurs propres entreprises. Interrogez des Stadler, des Veillon, des Gisling (fonderie) sur ce sujet ! Mais surtout les organisations ouvrières, quels que soient leurs défauts, qu'il est utile, certes, de mettre en lumière, jouissent d'une tradition de confiance ; il serait stupide d'en faire fi ; la politique de la gauche contemporaine n'est pas de table rase, mais de la recherche du second souffle. Dès lors, une dernière question.

Pourquoi donc vouloir à tout prix parler politique ? L'engagement de l'intellectuel peut prendre des formes diverses : dans la philosophie, ou la littérature ou le cinéma ; encore que chacun de ces domaines ait ses exigences et sa rigueur. Mais pourquoi enfourcher le dada de la stratégie politique et des grandes manœuvres, alors qu'on n'a même pas reconnu le terrain. Ce doit être ça le nouvel internationalisme de la société de consommation : croire que tout est exportable et consommable partout, même les schémas gorziens.

Efficacité

Au vu des sujets que nous traitons dans D.P., au vu de nos attaches socialistes, Contat nous croit amoureux d'efficacité. Nous ne la dédaignons pas. Mais quiconque fait de la politique connaît les limites, en Suisse, de l'action. Peut-être serons-nous à l'origine, avec beaucoup d'autres, de deux ou trois choses, peut-être quelques-unes des idées que nous avons lancées prendront-elles corps. Ce n'est pas sûr. Mais nous n'écrivons pas ce journal pour l'efficacité uniquement. Nous croyons que dans un pays la discussion doit se situer à un certain niveau. Rien n'est plus déplaisant qu'un orateur qui devant un public acquis et facile se laisse aller et fait sous lui. La contradiction, ce n'est pas la mise en boîte, mais une manière d'obliger l'autre à un certain respect. Il y a, politiquement, des choses qui se font ou ne se font pas, se disent ou ne se disent pas. Cela est à portée d'influence. Nous écrivons D.P. pour cette raison aussi. C'est assez différent de l'efficacité technocratique.

Les oublis de la Banque cantonale vaudoise

Dans un de ses derniers bulletins, la B.C.V. se met au goût du jour.

On lit l'encadré suivant :

« Dans le prolongement de notre article de fond sur la balance des paiements américaine :

» **Le défi américain... en Suisse**

« Les investissements (directs) américains réalisés en Europe sont financés au moyen de ressources européennes. Nous payons, en quelque sorte, les Américains pour qu'ils nous achètent. »

» J.J. Servan Schreiber :

« Le défi américain », page 27

» Avril-mai 1966 : Le groupe Esso-Standard rachète les Raffineries du Rhône.

» 13-18 mai 1966 : Le groupe Esso-Standard émet en Suisse un emprunt de 60 millions de francs.

» Décembre 1967 : Burlington International (USA) rachète la Schappe S.A., Genève.

» 19-24 janvier 1968 : Burlington International émet en Suisse un emprunt de 50 millions de francs. »

On oublie d'ajouter que l'émission d'emprunts étrangers est soumise à l'autorisation de la Banque nationale !

La Banque nationale ne voit-elle donc pas cette coïncidence entre les rachats et les emprunts ? Alors pourquoi laisser faire ?

Ajoutons encore que M. Schwarzenbach, président du Vorort, siège au conseil d'administration de Burlington suisse. La B.C.V. l'ignore-t-elle ? M. Schwarzenbach fait aussi partie du conseil de la Banque nationale suisse. La B.C.V. l'ignore-t-elle ?

Une question de langage

La droite, dans ses revues ou bulletins spécialisés, poursuit son offensive des caisses vides. Mais avec bienséance. Personne n'est, en paroles, contre quoi que ce soit, contre une amélioration de la politique sociale par exemple, etc... Ce serait peu décent. Mieux vaut être pour le contraire de ce qu'on ne désire pas.

La formule à la mode est donc : « priorité aux dépenses favorisant la croissance économique ». L'amélioration des rentes AVS par exemple ne favoriserait qu'indirectement la croissance économique. On voit donc ce que signifie cette priorité.

Pour le « Canard enchaîné »

Puisée aux meilleures sources :

Le lac Léman est un lac international où sont délimitées les eaux territoriales de la Suisse et de la France.

Une flotte de tourisme touche les ports de deux rives et rappelle aux usagers la double nationalité des eaux en hissant en poupe un ample drapeau suisse et en proue un petit pavillon français.

Le nationalisme français s'avisa que cette disproportion des étendards était une offense à Sa Grandeur gaullienne. Pour mettre les choses au point, une rencontre internationale fut organisée avec présence du préfet de Thonon, avec participation de magistrats suisses riverains et de représentants de la compagnie de navigation. Elle siégea sous les lambris de l'hôtel Beau-Rivage, à Lausanne.

Les Suisses, selon leur coutume, furent terre à terre. Ils déclarèrent que la C.G.N. était une compagnie suisse, mais fort déficitaire, qu'elle contribuait bénévolement à l'équipement touristique de la côte savoyarde ; mais que, dépourvus de chauvinisme, ils égaliseraient volontiers les surfaces des emblèmes si l'on partageait les déficits.

Sa Grandeur française devant un langage aussi bourgeois baissa pavillon. L'intendance n'avait pas suivi.

Pierre Boujut, alchimiste de la Saintonge

Le nom de famille désigne-t-il vraiment celui qui le porte ? Vous vous appelez Bœuf, Cochon, Letoquant, Assassin — l'onomastique française a d'inquiétantes richesses — et cela vous conviendrait ? (Cherpillod veut dire le charme¹ ou le peigneur de crins). Nous sommes tous des mal nommés. Tous, sauf Pierre Boujut qui mérite deux fois son patronyme. D'abord parce que le poète — au lieu de pratiquer l'art dentaire ou la psychanalyse — possède un alibi peu

¹ L'arbre, bien sûr.

commun : il est tonnelier. Or en tonnellerie on dit d'un fût qu'il est boujut s'il est correctement bombé. A bon tonnelier fût boujut. Mais Pierre aussi a la rondeur qu'il faut : ce fils bienvenu du soleil, cet optimiste rayonne de tout son nom. Il n'appartient pas, comme Miatlev par exemple, à la noire famille des exorciseurs. C'est l'homme du trop plutôt que du pas assez : il se range parmi les célébrités. S'aimant et le monde avec lui, il invite à se plaire à soi-même, à consentir également à l'univers. A croire que le mal l'épargne. Du moins apparaît-il ainsi miraculé à la lecture de ces « Mots sauvés »², rescapés du naufrage où s'engloutit la parole quotidienne. Mots salvateurs aussi : ils rachètent pour nous qui le lisons le bonheur perdu. On peut s'agacer parfois de ce parti pris, l'accuser de forfanterie, reprocher à sa poésie un certain volontarisme : elle force quelque peu sur le rose. Mais il porte les couleurs du jeune matin, ce « nouveau-né perpétuel » — Adrian Miatlev dixit — qui sans se brûler joue avec le feu.

Cherp.

Dans ma coquille

Mon Dieu, je me plais dans ma peau
autant que les mots simples
se plaisent dans mes poèmes.

Je suis si bien dans ma coquille
dans cette horloge à fleurs naïves
derrière mes yeux qui paient le monde
en paysages arrondis.

J'épouse la colline
l'herbe froissée
le vent
les odeurs de la terre
la couleur du printemps.
Mon cœur bat pour la mer
les idées nécessaires à chasser le néant.
Heureux navire sur mon sommeil
je subis remords et naufrages
mais je reviens toujours au port
frais de conscience et sain de corps.
J'ai besoin de cet univers
où la bonté est transparente
où la clarté est innocente
où mon symbole vous attend
pour vous marquer du signe plus.

² Cahier 96 de la Tour de Feu, Jarnac, Charente.

Cherpillod olympique

Pour l'inauguration de la Maison de la Culture de Grenoble a été organisée, entre autres festivités, une exposition internationale de la poésie. Cherpillod fut prié d'y envoyer un inédit. Nous avons eu envie de le lire sans faire le voyage.

Il nous fit parvenir le poème avec présentation en ces termes :

« Cher ami,

» Voici le poème exposé à Grenoble : il s'agit d'un rêve avec son mini-commentaire. Onirique, protestataire, nostalgique et peut-être antimilitariste : les thèmes en sont nettement perceptibles. Puisse-t-il ne pas affoler tous les hommes d'ordre lecteurs de D.P. »

Comme une autre façon de faire
Sa part à la non-violence
D'opposer un calme refus
A l'envahissement des reîtres
Au milieu d'une voie sacrée
Dûment interdite au poète
Voici qu'il s'asseyait de sang-froid
Pour répartir avec ses frères
Les bienfaits des marrons glacés
Mais des chars l'en ont empêché
Est-ce à dire que nul ne peut
Ici-bas que vider les lieux
Qu'il n'est permis qu'à l'âge tendre
De goûter à ces fruits confits
La nuit seule accepterait donc
Que l'on se meuve en liberté.